

LA PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

XIX

 pendant quelques secondes, elle demeura attentive et comme en extase devant la toile. Tout à coup elle tressaillit.

—Lorsque je suis venue ici, pour elle, ce tableau était-il en vue ?

—Je ne le crois pas, mademoiselle, pourquoi ?
—Parce que je ne l'avais pas remarqué, quoiqu'il soit assurément très remarquable. S'il avait attiré mon attention, j'aurais été frappée par une chose qui me frappe aujourd'hui vivement.

—Quelle chose ?
—Le visage de cette femme au milieu des gendarmes.

—Ce visage ressemble-t-il à celui de quelqu'un que vous connaissez ?

—Oui, et la ressemblance est frappante.

—S'agit-il d'une personne âgée déjà ? demanda vivement Etienne.

—D'une personne toute jeune, au contraire. Vingt-et-un ou vingt-deux ans, au plus. C'est une ouvrière de madame Augustine, ma tailleur.

—Et vous la nommez ?
—Lucie. Est-ce que par hasard vous la connaissez ?

—Non, mademoiselle. Je ne le crois pas, du moins. Où demeure-t-elle, cette Lucie ?

—Quai Bourbon, numéro 9.
—Décidément je ne la connais pas.

Etienne pensait :
—La jeune fille qu'aime Lucien Labroue se nomme également Lucie, et demeure au quai Bourbon.

Il ajouta tout haut :
—Le monde est plein de ressemblances fortuites. Ainsi, c'est bien de cette grandeur que je ferai votre portrait ?

—S'il vous plaît !
—Debout ?

—Oui. Combien vous faudra-t-il de séances ?

—Au moins cinq ou six.
—Vous me donnerez vos heures.

—Vos heures seront les miennes. En ce moment, je sors très peu et je me tiendrai toujours à votre disposition.

XX

—Quand commencerons-nous ? demanda Mary.

—Après-demain si vous voulez.

—C'est convenu, je viendrai vers deux heures de l'après-midi. Aujourd'hui je me sauve.

—Pourquoi donc ?
—Parce que je vous empêche de travailler.

—N'en croyez rien. Quand vous êtes entrée j'allais justement prendre un peu de repos, et je n'espérais pas une distraction si charmante ! Accordez-moi quelques minutes de causerie.

—Bien volontiers. De quoi parlerons-nous ?
—De vous. Vous plaisez-vous à Paris ?

—Je ne m'y déplaie pas, mais je me faisais de la grande ville une idée plus gaie, plus vivante.

—Alors vous regrettez l'Amérique ?
—Sans la regretter il y a des instants où je voudrais revoir son beau ciel, sa luxuriante nature.

—Vous êtes née à New-York, mademoiselle ?
—Oui, monsieur, et en naissant j'ai perdu ma

mère, qui était belle et bonne comme un ange, m'a dit souvent mon père.

—Mais monsieur votre père n'est pas Américain, lui ? poursuivit Etienne, faisant subir un véritable interrogatoire à la jeune fille, sans qu'elle s'en doutât.

—Pas le moins du monde. Il est Français, originaire de la Bourgogne. Mon grand-père maternel, James Mortimer, ayant reconnu en lui une intelligence hors ligne, l'avait associé à ses entreprises et lui avait donné sa fille en mariage.

—Votre grand-père était un inventeur célèbre ?
—Oh ! oui, monsieur. On lui doit, ainsi qu'à mon père, de grandes et utiles découvertes.

—Votre père n'a-t-il pas inventé une machine à coudre ?

—La "*Silencieuse*," oui, monsieur, et une machine à guillocher.

Etienne tressaillit.
—Une machine à guillocher, répéta-t-il.

—Un chef d'œuvre, à ce qu'il paraît. Elle a rapporté des millions.

constances.

—Lesquelles ?

—Par exemple, un mariage pour vous mademoiselle.

—Oh ! fit Mary vivement, je n'épouserai jamais un Américain.

—Vous aimez les Français ?

—Beaucoup. D'ailleurs, par mon père, je suis Française.

—Dernièrement, mademoiselle, lorsque j'ai eu le plaisir de vous voir chez mon ami George Darier, vous avez exprimé une idée qui vous fait le plus grand honneur.

—Une idée ? répéta la jeune fille. A quel sujet ?
—Au sujet de Lucien Labroue.

Mary se sentit rougir de nouveau, et balbutia timidement :

—N'est-ce pas bien naturel ? Le devoir étroit de ceux qui possèdent est, selon moi, de tendre la main à ceux qui ne possèdent point.

—Monsieur Harmant, après réflexion, a-t-il été de votre avis ?

—Je crois que mon père a proposé une association à monsieur Labroue.

—Donc il a suivi vos conseils, et je l'en félicite, car Lucien Labroue est un homme éminemment distingué et un travailleur.

—Aussi je compte bien qu'il se décidera un jour ou l'autre à accepter les propositions de mon père.

—Les avait-il donc refusées ? demanda l'artiste surpris.

—Non, mais il temporise.
—Pourquoi ? Ces propositions sont brillantes.

—Peut-être sa grande modestie les lui fait-elle trouver trop brillantes.

—C'est à vous, mademoiselle, d'insister auprès de lui. A un avocat tel que vous, comment refuserait-il quelque chose ?

Mary ne répondit pas à cette dernière phrase et étouffa un soupir. Etienne Caste comprit alors ce qui se passait dans le cœur de la pauvre enfant.

—Vous me quittez déjà ? fit-il en voyant la visiteuse se lever.

—Je rentre à la maison. Si vous voyez mon père, ne dites pas un mot, je vous en prie, qui puisse lui faire soupçonner la surprise que je lui prépare.

—Je serai muet, soyez-en certaine.

—Eh bien, à après-demain et mille merci.

Le peintre reconduisit mademoiselle Harmant et revint s'asseoir devant le tableau qu'il touchait.

—Cette ressemblance de Lucie et de Jeanne Fortier est étrange ! murmura-t-il. Et Lucie est une enfant élevée à l'hospice, et elle a vingt-deux ans.

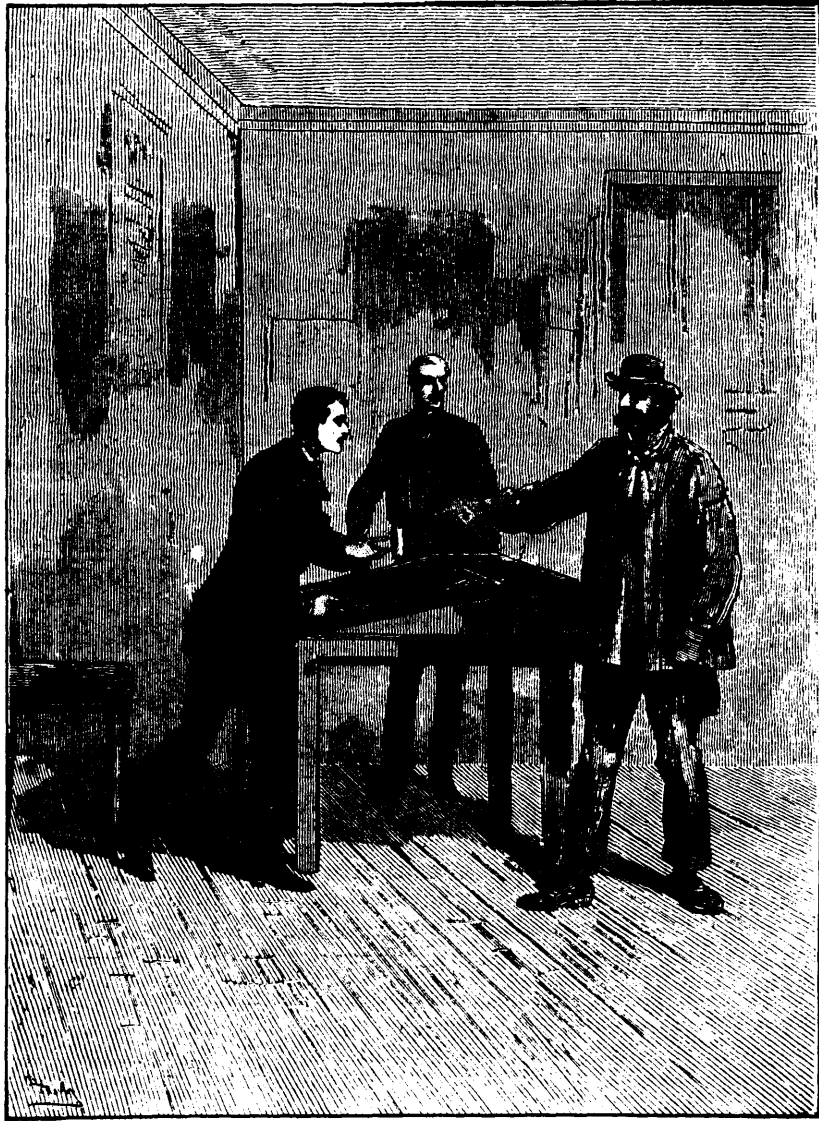
Puis Etienne Castel s'abandonna à une rêverie profonde, et repassa dans son esprit tout ce que venait de lui dire la fille du millionnaire.

.

Ovide Soliveau, lorsqu'il avait décidé de faire une chose, n'en retardait jamais l'exécution. Nous l'avons entendu dire à Paul Harmant :

—Je partirai demain pour Joigny.

Le lendemain, en effet, il prenait le train de six heures trente minutes à la gare de Lyon. A neuf heures quarante-sept minutes, il arrivait au but de son voyage. Les recherches qu'il devait faire, — recherches importantes, nos lecteurs le savent, — n'étaient point du tout faciles à mener à bon port, mais le Dijonnais ne doutait de rien, tant il le



Ne criez pas si fort, je vous en supplie ! dit le jeune Duchemin. — (Voir page 206, col. 3.)

—Monsieur Harmant a habité longtemps l'Amérique ?

—Près de vingt-deux ans.

—En quelle année est-il arrivé à New-York ?

—En 1861, je crois.

—Pour faire une immense fortune comme la sienne il faut qu'il ait travaillé beaucoup.

—Mon grand-père était déjà très riche.

—Les inventeurs d'un vrai mérite s'enrichissent vite en Amérique. Peut-être y retournerez-vous un jour ?

—Je ne crois pas.

—Pourquoi ?

Mary se sentit rougir. Cependant elle répondit :
—Mon père ne se déciderait plus à quitter son pays natal, et tous ses intérêts sont maintenant en France.

—C'est vrai, mais il peut de présenter telles cir-